

Jean-Yves Cadoret

LE LIVRE DE M.

L'ANNEE NOUVELLE
DIAMANT NOIR
PRIVILEGES
DANS SON ABSENCE

(extraits)

Mis en ligne le 27 octobre 2014
Dernière mise à jour le 30 avril 2017

L'ANNEE NOUVELLE

1969

pour Michèle
ce poème écrit par la force des choses

TROIS POEMES DANS LE TEMPS

ÉPIGRAMME

Pour lui il y eut un jour
Heureux l'enfant comme il vivait au pays des merveilles
Puis ce fut la nuit
Las la glace s'est rompue
Tout était souillé à vie

Aussi fit-il la mort
Pour vivre

Vivre mieux

Seul

Aussi passa-t-il pour avoir vécu en trop-plein
Sa jeunesse à vieillir
Et sa vieillesse à regretter

Condamnés à vivre priez pour lui
Heureux l'enfant comme il vivait au pays des merveilles

Décembre 1965

L'ANNEE NOUVELLE

UN POEME POUR *CAP NORD*

Or ce poème est un adieu
J'avais pris trop d'européennes
Sans savoir où poser les yeux
J'avais relevé trop de chaînes

J'avais largué trop de grelins
Et vu naître trop de sillages
Pour encore en avoir besoin
Pour ne plus déplier bagages

Je n'avais où poser mes pas
Que des lieux pleins de souvenirs
J'avais trop de départs en moi
Pour avoir l'âme à repartir

J'avais embrassé trop de bras
J'avais investi trop de villes
Sans jamais y livrer combat
Trop de ports trop de mers trop d'îles

Cette sombre impasse à Cherbourg
Où passaient les marins Carlisle
Ses *semi-detached* faubourgs
Edimbourg que m'en restait-il

Que me restait-il de Glasgow
Une avenue pavée de bruine
Un cinéma *starring* Bardot
Que me restait-il d'Aberdeen

Et de Bergen Bressay Bodø
Narvik Ivalo Russenes
Tous ces noms à la queue leu leu
M'avaient l'air d'un carnet d'adresses

Cap Nord il ne m'en restait plus
Que des auberges de passage
Et la couleur du temps perdu
Comme une collection d'images

A bien chercher au fond de moi
Comme à me jouer de mes efforts
Que restait-il de ces noms-là
Sinon l'envers de leurs décors

Et j'avais beau m'en dire plus
Qu'ils n'en disaient beau me construire
Ce que je n'avais pas vécu
Pour vivre de faux souvenirs

Dans un monde de faux-semblants
Ca me brûlait comme une forge
Ce monde figuier banian
Me prenait sans cesse à la gorge

Je ne savais plus voyager
Sans quitter l'idée du voyage
De ne plus voir qu'au temps passé
M'interdisait de paysage

Mais les passants changent de rue
Au grand jamais il ne faut dire
Fontaine Les saisons perdues
Reviennent les mers à venir

Chantent trop qu'on ne s'y marie
Et c'est bien le même soleil
Qui brille dans tous les pays
Il brille au Pays des Merveilles

Et se révèle à qui le veut
Qui respire au rythme stellaire
J'ai levé le goût du ciel bleu
Avec la carte des déserts

Mon cœur n'est plus un corindon
Et je ne vis plus en arrière
C'est que le voyage est ce don
D'être deux qu'on vient de me faire

Or ce poème est un adieu
J'en avais trop d'être mortel
Aujourd'hui je voyage à deux
Que m'est venue l'Année nouvelle

[L'air marin brûlera mes poumons]

LE BONHEUR DE VIVRE

RONDEL DE L'ETE DES TEMPS

Ecoute la nuit du mois d'août
Dessus la brume de vallée
Qui fait des soleils de rosée
Sur les grands sorghos garde-à-vous

L'odeur du noah qui rend fou
A celle de crème fouettée
S'allie dans la nuit du mois d'août
Dessus la brume de vallée

La terre lyrant tout son soûl
Sa métamorphose achevée
Le poète au chant de Protée
Dans le vent d'autan qui court où
Ecoute la nuit du mois d'août

Fourquevaux (Lauragais)

J'étais un grand bateau de solitude
Blanc sur les eaux sombres de l'océan
En fuite sous les hautes latitudes

Sur ma tête volaient les goélands
J'avais par les hublots vue sur la mer
Et les choses qui mesurent le temps

Mes animaux mouraient de froid l'hiver
Et j'avais pour eux l'immense chagrin
Des anges déçus tombés en enfer

J'échafaudais toute chose sans fin
Convaincu d'être orfèvre bâtisseur
En mon univers de tout et de rien

J'avais des façons de parler au cœur
La peur de vivre et le temps s'étirait
Dans le lent filet dérivant des heures

J'étais au bout de moi-même j'avais
Marché jusqu'à ce que le temps se casse
Dans le chaos des rimes embrassées

Marché comme si d'impasse en impasse
Je devais découvrir mon absolu
Mensonge J'avais marché face à face

Je songeais reperdre le temps perdu
Que ma prison s'enferme mon domaine
D'envers de fer de misère et de grues

M'apprenait mépris des choses humaines
Il était grand temps vraiment de t'aimer
Il était temps vraiment que tu viennes

J'étais mon navire en mer amarré
Le grand bateau de la désespérance
Qui sombrait mon écumeur naufragé

Ma sœur ô mon enfance
trépassée

Il a bien fallu que tu viennes
Prise au jusant de mon bateau
Il a bien fallu que je t'aime
Mon aimée comme on dit bonjour
Prise au matin quand on se lève

Et que le temps se mette au beau

Parce qu'en moi comme une sève
Nouvelle ton sourire un jour
Jaillit le vers de mon poème
Retrouva cours au fil des mots
Le temps reprit couleur humaine

Vers toi le large sur qui ma vie s'est ouverte

HAMBOURG, LE DERNIER POEME

Hambourg grand port du nord au petit matin
Les caboteurs rentrent
Les dockers déambulent sur les quais
Das ist dort, wo die letzten Hütten sind...
Sur l'air de jazz d'un bar de nuit qui ferme
Les bâtiments administratifs rouges
Sur les parkings les Opel sous la pluie
Autour on se poursuit comme à Chicago du temps d'Al Capone
Un taxi grille un feu rouge
Les hommes rentrent mais sont-ils vraiment des hommes
Ces hommes-là qui traversent les clous vont aux grues
Les rails humides de pluie
Les pavés les briques rouges
Les pavés
Les pavés me reviennent comme en rêve
Ces hommes-là sous les projecteurs du port
Sont irréels pour moi
Mon vieux t'en as une touche avec ton sac à dos !
La pluie aussi tombe comme dans un rêve
Sur les Opel cette pluie me fait peur

Das ist dort...

Ô je suis si las de vivre un mauvais film d'aventure

Il pleut sur Hambourg des Ruhr et des retours

[*L'air marin brûlera mes poumons*]

HAMBOURG, LE PREMIER POEME

Hambourg des lumières s'éveille c'est le jour et la nuit
Port tassé au plein ciel et plein d'encombres
Le cargo norvégien *Jagona* fait son entrée deux remorqueurs en proue
Mon cœur vibre à leurs diesels
Mon oreille répond aux sirènes
Mes yeux mélangent les couleurs
Les navires à perte de vue et de vagues
Les docks qui se promènent
Et les promeneurs
Le gris du ciel gris et de l'eau grise de Hambourg un après-midi de vent
Port vivant sans à-coups
Les eaux grises battent sous ma peau
Port vivant respirant
Je l'entends respirer
Hambourg ne vit pas de l'étrave des remorqueurs du chantier naval nocturne
des fumées des cheminées de cocagne du paquebot *Ankara* vert et blanc
qui manœuvre
Mais de ses départs
En eux la vie est prise à la source
Partir
ce que c'est que partir
Michèle Hambourg le demande il y a trop de vent qui souffle à vif au large il
est grand temps que nous partions
Je t'en prie Michèle à la communion de Hambourg

Hambourg ce nom
cette force

Penser qu'Hambourg l'année dernière c'était le dernier poème

.....

.....
Le large au bavardage des ailes a cette même tranquillité que la
pluie tranquille sur l'étang aux nénuphars

Bronshøj Kirke six heures du soir blanc et sombre Laiterie déserte
aux marges de la grande ville sourde Six heures à la volée des
étoiles et des secrets Six heures à la volée des bateaux hauts
comme le ciel des étranges blancheurs et du cœur des arbres Le
vide des sirènes du port et des automobiles qui passent Six heures
couleur de cierge et des époques révolues Six heures il reste du
temps avant de s'endormir

Six heures du soir Ma vie passe par toi Je crois au soleil des vents
à la mer aux nuages et à la lumière qui s'endort Je crois en toi Foi
gagnée

Vie
nuque immobile sur l'épaule amoureuse

Et le jour se passe à te regarder composer l'évidence

Tu es le soleil et la brume sur le port
Tu fermes les yeux la mer se couche et le jour avec
Tu dors profondément comme le vertige des falaises
Et les lamineuses brunes qui s'embrassent
Je ferme les yeux je te vois le jour se lève
L'océan reprend souffle
Par ta respiration je confonds la mer et le ciel et la terre
Et les choses de la terre les oiseaux
Les choses du ciel
Les choses de la mer
Quand je ferme les yeux au soleil c'est le ciel que je vois
Tu es au cœur de mes ruines le choeur de ma cathédrale inachevée
Et les pierres prennent vie future
Et le peuple retrouve sa foi
Foi perdue retrouvée foi gagnée
Nos visages chaleureux sont la lumière de la nuit
Confondus nos visages font se lever le soleil

C'est vrai je crois aux miracles
Parce que les marées qui révèlent
M'ont raconté la source des choses et le verger du monde
Parce que le temps seul de revenir à nous
La vie s'est levée
Et la mer avec
Et que le soir où je nous retrouve
Je sais qu'il y a sur terre une femme heureuse comme un conte une main serrée
Cette femme qui m'a doué pour les aubes
Et tué en moi tout ce qui n'était pas
Amour
Parce qu'au-delà de la honte de ne savoir tout dire
Au-delà même du sommeil
Et de ce vertige en moi c'est

vide

vide

vide

Plus forte que l'habitude des choses
La parole insupportable
Et que l'ennui ô cette fatigue
Plus forte que l'amour même
Il y a la main de cette femme
Sa main dans mon délire

Ta main Michèle rien que ta main
Ta main de toute évidence
De tout bonheur de toute vie debout
Et mes yeux réinventent le monde
Ta main et la mer renoue ses secrets

La mer quand elle monte sur les digues

Le soleil se couche comme la praline des aubes - un éclat de porcelaine - le soleil s'étale - se dépense sans compter - le soleil couchant sur la mer - et le ciel - l'impossible perfection palpable - je touche les nuages de bonheur et de larmes - immobiles - vivants - vivants - la mer noire et lourde - je brasse le vent - je suis seul avec la mer des hommes - le vent des voix - le vent du monde de nulle part - mais je sais d'où il vient - je pars - j'ai vu la mer - la mer et ses vagues - un ciel jaune et clair - et M. contre moi tremble des merveilles - j'ai vu la mer fécondée par le vent et les nuages d'un seul départ sans horizon - la mer entière - j'étais la mer - j'étais le ciel - et M. contre moi sourit des merveilles - nous étions le vent - la présence et l'abstraction - nous étions entiers du savoir de la nuit et du vent des blancheurs - ignorants nous savions ce qu'ils ont vu les oiseaux - j'ai vu la mer entière - M. rayonner de la lèvre des embruns - M. au cœur des merveilles auréolée des breuvages du temps - et j'ai su l'éclair d'un orage le langage des goélands

.....

Texte repris au dernier voyage (chant XI)
de *La grande passion*

DIAMANT NOIR

1969 – 1976 (1)

DIAMANT NOIR

Tu as hurlé comme les bêtes la nuit devant la mer
moins de douleur (longtemps tu confondis la flèche et l'archer)
que d'épouvante

Un abîme sous tes pieds s'était ouvert
que d'abord tu appelas désespoir, avant de comprendre
qu'il avait tous les noms et qu'il t'appartenait dans ton gouffre
d'en déchiffrer la grande langue qui te tirerait au jour

Tout de tes mots d'avant qu'à ton nadir la vie ratura
(et ton regard dessillé s'ouvrit à l'horizon réel)
n'était que contresens et mensonge, ne survivrait d'eux
qu'une répétition de la mort

Entends tout à coup comme
ils se vident de leur sang

flancs creux

gorge sèche

Où naguère

courait l'animal de l'amour règne à présent le désert

Mais dans le lit du fleuve tari il t'advint de trouver
maintes pierres augurales, promesse dans la paume
de géantes lumineuses

Là où plus rien ni personne
jusqu'aux chants que tu croyais immortels n'avait de visage
tu sus que sous le manteau de silence couvait un feu
et que tu étais à toi-même ton propre diatrème

Ensemble terre bleue et trépan, de ta roche engendrant
la mine et te guidant dans les chairs meurtries au seul instinct
de survie tu

excavas

concassas

malaxas

Voyage

pierreux et sans retour dans les blancs de tes solitudes
entre les alcools durs de la nuit et les petites heures
où blanchoyait toujours le tendre visage de l'amour

Des rives stériles de ces trois-huit postés dans le noir
auxquels se refusaient les vers tu remontas sur l'estran
jusqu'aux pommiers du nous la matière grossière
de ces pages de deuil

crêpe noir pour le jeune homme pâle
qui avait peur des ombres (*m'écarter de ma peau de sable*
disais-tu, et *sous le sel des larmes retrouver le sang...*)

... Vint alors le temps de débruter et brillanter (Andrea Zanzotto :

Mieux chercher le plan de clivage

Pour travailler en diamant)

ce que tu nommas plus tard
des « privilèges ». Et c'est plus tard encore que tu finis par comprendre que le
vrai privilège n'était pas de posséder une concession de terre bleue, mais le
diamant noir qui la fore.

RETOUR DES FEROE

*Quando novellamente
nasce nel cor profondo
un amoroso affetto,
languido e stanco insiem con esso in petto
un desiderio di morir si sente -*

Giacomo Leopardi, *Amore e morte*

... Par chance, il nous reste un peu du chat – l’art de retomber sur nos pieds, du moins tant que nous n’avons pas épuisé toutes nos vies. Et je suis tombé de haut lors de notre dernière nuit aux Féroé, dans la chambre surchauffée du sømandshjem de Tórshavn. Je me souviens que des marins en bordée faisaient du tapage sous les fenêtres.

Le retour de Sandoy pourtant, quelques heures plus tôt, je l’avais vécu comme une éternité de bonheur. Le petit ferry glissait sur l’eau épaisse, dans la brume et le silence. Nous riions comme des enfants à l’avant, l’eau douce de la bruine nous rajeunissait. Je me faisais une visière de la main, et j’étais Eric le Rouge découvrant l’Amérique. Un feu de chenal surgit tout près, en même temps qu’on entendait la voix de fumeur de la corne de brume – la voix du port, la voix de Tórshavn.

... Tórshavn, c’est fini. Ma tête retombe. Fin du premier amour.

... J’ai l’impression de revenir d’une autre vie et d’un autre moi-même, et de me retrouver dans un monde devenu tout à coup plus vieux. Est-ce bien moi ce visage renversé dans le creux des cuillers, ces lèvres qui refusent de dire bonjour, ce bras qui tremble sous la joue ? Un vide immense s’est ouvert en moi et se creuse, au bord duquel je suis pris de vertige. Les marins du bord me semblent hors d’atteinte, couchette, table, chaise... s’effacent, et les issues : hublot, porte. Le bruit des machines derrière la cloison cogne à me rendre sourd.

... Je me fais du roman. Les choses sont plus simples et ont pour nom : blessure d’amour-propre, colère de n’avoir pas été à la hauteur, honte d’avoir tout gâché, *par délicatesse* – ou par goût de la mort, alors que tu étais la vie même ? Je pense à Leopardi, qui sous l’aiguillon neuf du désir amoureux présentait *un desiderio di morir*. Mais *Il giovane favoloso* n’est pas une excuse, surtout quand on a vingt ans. Vingt ans, nos vingt ans à passer par profits et pertes, et déjà la tentation d’en parler au passé, mes mauvaises habitudes me reprennent. Tout était beau et coulait de source. Je crois à présent qu’être jeune c’est refuser l’évidence que le monde est mal fait.

... Peut-être le sømandshjem de Tórshavn sera-t-il mon saut de Leucade. J’habille le gouffre d’octosyllabes et me convainc

*Que je t’aime assez pour ne pas
Graver où veille la colombe
Comme à Sorvágur souviens-toi
Regrets éternels sur la tombe*

La tombe et la mort, les bonnes gens qui montent au ciel : je sais maintenant la tête qu'ils font quand ils s'aperçoivent que le Paradis est un coup monté. J'ai aimé Dieu : grand bien me fasse ! « Autant rêver d'ouvrir les portes de la mer », comme le criait le poète de *L'art d'être malheureux*, devenu *Capitale de la douleur* – que je t'avais donné à lire. Prémonition ?

Mais je parle encore au passé. Je me fais du roman. C'est fini et c'est tout. Halte au désespoir, je ne retournerai pas à mes démons, le cœur sec, la peur au ventre, la tendresse au rancart. Trop faciles, la tristesse de la lune et l'insolence du soleil. Rimes plates.

... Retour des Féroé. Je me retrouve à l'heure des bilans, à la fois plus vieux et plus jeune d'une *année nouvelle*. Je suis de retour dans la ville de mon enfance, au fond d'une grande maison silencieuse enfouie dans un parc à l'abandon, aux seuls cris des oiseaux de nuit, un soir de canicule, dans cette chambre aérienne où l'air vif du matin faisait « les rideaux Corot et clairs comme une ombrelle » et où le premier soleil m'arrachait un « soupir de pionnier ». Un soir d'été dans toute sa maturité, c'était un matin du printemps d'avant notre rencontre, et pourtant je n'ai pas souvenir que l'air eût un tel parfum d'avenir. Sous la fenêtre le gros catalpa à peau de poisson n'avait pas encore ses larges feuilles d'ombre et de lumière.

Ni ses fleurs, qui viennent début juillet après les feuilles, comme un remords du printemps, ou une poésie oubliée.

M/S Blikur puis Vierzon,
août 1969

Longtemps j'ai détesté les soirs d'été. Cette mollesse de l'air et des chairs, aux terrasses ce parfum de camphre et d'anis. Haut-le-cœur, fureurs muettes. Je voulais du froid, retrouver la tristesse du temps d'aimer. C'était un temps de princes, un temps de loups hurlant à la mort devant la mer. Les rues la nuit s'embrasaient de blanc, sous mes doigts ta nuque pesait comme une grappe, sous la neige j'entendais des guitares. Et ce long film des dimanches parfois qui me laissait désemparé, dans la peur de toi. Je voulais m'écorcher de ma peau de sable, sous le sel des larmes retrouver le sang.

Je parle de l'amour qui n'est à la merci ni du temps ni de l'absence.

Aragon, *La mise à mort*

C'est étrange et un peu terrible comme l'être aimé se prolonge et s'affirme dans son absence. Je ne parle pas ici de fidélité ou de remords, mais des dialogues ou des retrouvailles du brouillard, sous les pas le bruit pareil des feuilles mortes (qu'Apollinaire comparait à des *mains coupées*, m'avait-elle dit, et j'avais trouvé que c'était plutôt mauvais), son regard qui se trouble, sa démarche, certains gestes qu'elle avait... Et alors cette boule dans la gorge, ce renvoi aigre de solitude.

Oui, terrible est la souffrance ininterrompue d'aimer. Après l'amour, c'est encore l'amour. Comme le temps.

Le désespoir aussi s'écrit : amour, avec son acolyte la solitude, qu'on n'épuise pas, drogue dure qui donne un sentiment de puissance et de liberté – et que les rappels de l'amour détrompent.

DEPOUILLE

Orphée invalide, où te dépose la barque tu as résolu d'aller mais tu ne savais rien des courants contraires du fleuve.

Tu as mis à sac la ville et le port, tu as rayé de tes rêves la mer et les îles. Te voici seul à présent avec ton bagage de béances. Tu n'as plus rien à donner, n'ayant plus personne à qui donner, et tu découvres avec effroi que le vide est incolore, inodore et sans saveur, qu'il ignore ce qu'est la voix aussi bien que le silence, mais qu'on le touche pourtant : « toucher le vide », dit-on, ce n'est pas tenir une chance de se remettre à neuf, ni même de redevenir disponible, c'est se recroqueviller dans l'inexistence.

A quoi bon vouloir coloniser les blancs de l'âme ?

POHETE

Au verso d'un polycopié d'écologie agricole consacré aux relations comparées entre l'indice de surface foliaire, le rendement en matière sèche, l'assimilation nette et le rythme d'augmentation du rendement pour le chou et la betterave à sucre (Watson, *Annals of Botany*, janvier 1958), un étrange portrait de toi surgit d'un maquis d'équations abstruses :

The image shows a page of handwritten mathematical notes and a sketch of a man's head and shoulders. The man has short hair and is wearing glasses. The notes are written in black ink on a light-colored background. At the top, there is a formula: $P[f_n \leq 0,08 / p = p_0 = 0,06]$. Below this, there is another formula: $f_n = \frac{\sum x_i}{n} - B(p, \frac{pq}{n})$. To the right of this formula, the word "pohète" is written. Below the "pohète" word, there is a large integral sign with a fraction inside: $\int_{-\infty}^{0,08} \frac{f_n - 0,06}{\sqrt{0,06 \cdot 0,94 \cdot \frac{5,64}{n}}} dx$. Below this integral, there is a smaller fraction: $\frac{0,08 - 0,06}{\sqrt{5,64}}$. To the right of this fraction, there is another fraction: $\frac{0,02}{\sqrt{5,64}}$. At the bottom, there is a formula: $0,05 = \int_{-\infty}^{\infty} \frac{1}{\sqrt{2\pi \frac{5,64}{n}}} e^{-\frac{1}{2} \left(\frac{x - 0,06}{\sqrt{\frac{5,64}{n}}} \right)^2} dx$. The sketch of the man is on the left side of the page, looking towards the right.

Ta bouche prononce quelque chose, mais tu regardes ailleurs. Au-dessus, comme inscrit dans un phylactère qu'un symbole somme, des profondeurs de l'infini négatif à un dérisoire 0.08, relierait à tes lèvres, apparaît le mot « pohète », dont on entend bien qu'il concerne l'espèce de ceux qui pohétisent plus haut que leur luth. Est-ce vraiment de moi que tu te moques en me désignant ainsi à l'inconnu qui se tient à ma gauche – ou loin derrière moi ?

Ou bien est-ce simplement moi – je veux le croire – qui me montre du doigt, petit Rimbaud mesurant l'inanité de ses vers dans la prison des chiffres ? Et dans ce cas serais-tu l'image de la liberté ?

Aurais-je le printemps difficile ? Que j'aie faire une course en ville, prendre un café au restau U. avec Jeannette ou une pression au *Chapeau rond* avec un copain de passage, les filles le jour me semblent toutes fraîches et pétillantes, et la nuit luisantes, offertes. Le vent chaud et les mini-jupes de couleurs vives lèvent des rêveries de cuisses fuselées, de joues douces, de ventres et de lèvres mûrs pour le plaisir. Ô la souffrance que j'ai de cette jeunesse deux par deux, de sa légèreté et de son odeur de bras blanc.

Je bois trop – lonker brein ! Ma solitude, que je croyais haute, se ramasse gamelle sur gamelle. Je voudrais tellement que chaque regard, chaque parole, au lieu d'un piège, soit quelque chose comme une caresse, ou l'orthographe de l'amour.

LE GRAND ECRIVAIN

L'orage s'accumule au-dessus de la ville. Premières gouttes. Viendras-tu ?... Est-ce chez moi un signe de la persistance de l'amour que ne voir que coïncidences dans *Le grand écrivain* : Claire à Cherbourg et dans la Hague, « nous savions tous deux à quel point nous sommes plus enclins à déménager sans fin qu'à nous mettre en ménage »... ou bien n'est-ce lire en tous les livres que le livre de moi ?

... Une merde à Västerås comparable à celle de Flensburg. Assommé par le soleil, l'impatience et les gaz d'échappement. Condamné à prendre le bus de Köping avec mes compagnons d'infortune, un jeune couple de freaks hollandais laids et heureux – et dans les centres commerciaux et les parcs fleuris, toujours cette blondeur : pourquoi les femmes de ce pays hostile ressemblent-elles tant à M. ?

[A bord du Princessa Christina,
entre Göteborg et Frederikshavn]

M.A.D.

Le 4 août à Piteå, au Congrès de l'Union des Sociaux-Démocrates, Olof Palme a tenu un discours sur « la paix dans le monde, les superpuissances et l'indépendance nationale », dans laquelle il évoque l'acronyme M.A.D, « la Destruction Mutuelle Assurée, à qui son sigle convient si bien ».

Piteå est à deux pas de Torneå, au fond du golfe de Botnie, qui est située sur la rive finlandaise de la rivière homonyme, à la frontière suédo-finlandaise. Elle fut sur les atlas de ma jeunesse au nœud de bien des rêves (avec un copain d'école primaire, nous avons même imaginé une bande dessinée intitulée *Sur les bords de la Tournéa*), et j'ai dû frémir un peu en la frôlant à Kemi, l'été 68, sur la route du retour du Cap Nord.

J'avais dans mon bagage le visage d'une fille croisée deux ou trois fois dans les amphithéâtres de mai, à qui je donnerai plus tard le prénom de Musique dans *Augustin* – une fiction, bien sûr : une histoire de fous qui portait en elle, par nature, la destruction mutuelle assurée de ses protagonistes.

5 MAI 1975

Il y a deux ans jour pour jour, j'avais ouvert mon journal sur ces mots : M. a vingt-quatre ans aujourd'hui. Et j'avais ajouté : c'est idiot, une date. De cette date anniversaire est pourtant né un poème, à M. dédié, île lointaine et lumineuse dans le vacarme de la tempête qui secoue ce soir La Tour. Il m'est venu après avoir relu ses lettres (je me suis rendu compte que retrouver ses mots m'importaient moins que voir et revoir son écriture – confiance du corps : la dimension *manuscrite* du dialogue épistolaire est cardinale), tandis que restait orphelin cet alexandrin né quelques instants plus tôt, mais sans date à laquelle se raccrocher pour grandir :

Le vent si fort qu'on dirait un fracas de tôles

[Skikda]

... Je n'écris pas pour demain. Je ne crois ni à la qualité, ni à l'utilité de ces mots. Simplet oublier, le temps d'un paragraphe (j'écris dans l'urgence), la guerre quotidienne, le malheur, la folie. Société bloquée. Ces gens sont malades. Simplet penser à toi, tu me manques tellement, auprès de qui j'apprends lentement à sourire, désapprenant à être « brutal aussi bien dans la tendresse que dans la peine » (Loys Masson).

Tristes taciturnes cristallins nous aurons longuement déchiffré le langage des mains dans la maison populeuse alcools amours transies guettant avec une résignation exemplaire le silence des guitares sous la neige ou bien c'était une femme décrivant sans éloquence un astre ancien lorsque les amants...

Temps de fatigue (les cheveux de ma petite garçonne brunissent ses yeux s'agrandissent elle prend son visage de lutte) tu imaginais sans doute des mains civilisatrices habiles au tutoiement mauvais sculpteur ne verras-tu toujours que la peau sous la laine vieilliras-tu dans la glace où le ciel renversé...

Arbres verts Impossible d'atteindre les poignets Mieux vaudrait tenter d'approcher l'oreille de la paume comme d'une chanson nostalgique ou peut-être martiale N'espérer que le dénouement des doigts Surtout ne pas porter la responsabilité d'une étreinte Ne pas trahir...

(Et la pluie la pluie)

Lautenbach (Vosges),
le 1^{er} janvier 1976

Te dire ceci : tu entres dans un pays où tu n'as aucun droit de propriété (ni d'aucune sorte). Le miel du front, la laine des reins, encore heureux si tu le goûtes, si tu t'y perds, lande de désirs. Et si tu en ramènes un peu de couleur : ce tissage grec, cette écharpe... pour ta ville enneigée.

De dépouille en dépouille, ton corps se résumera à une machine métabolique. Tu mesureras ta parole à la densité du silence, cierge noir, tu seras là par hasard, comme une ruine sans mystère ou un chantier de démolition. On visitera tes chambres vides, en s'attardant avec un rire à tes lézardes.

C'est dire que toi-même tu ne t'appartiendras plus : bel édifice ! dira-t-elle. Parcouru de tressautements, tu perdras tes moellons par le bas ô douleur

Plus rien où s'asseoir. La caravane (ce pays est sillonné de nomades) te jette d'un désarroi dans un autre, plus pur. Tu comprends qu'il ne peut être question de naturalisation pour toi (ton enfant, peut-être...). Ton amour t'a mené dans un pays dur.

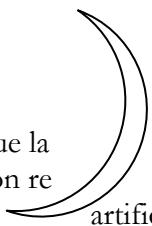
Du moins tâche d'y entrer sans effraction : sinon comment t'y accorderait-on le droit d'asile ?

PRIVILEGES

1969 – 1976 (2)

EN ROUTE AVEC LA PETITE JEHANNE DE FRANCE

... Ô durable ma femme noyée que je porte en moi comme un fleuve un courroux une saison de boue tu fus de tous mes amours et de toutes mes solitudes c'était toi dans les bed & breakfast détrempés de Cornouaille toi l'au revoir à ma sœur inventée de Tolède l'épuisement d'Ispahan le soir (ô si seul avec les jets d'eau ces livres rares) et ce soir encore c'est toi que j'attends sous la pluie tropicale derrière la terrasse du relais ocre c'est toi sous le banyan qui va venir avec les gestes brusques de l'amoureuse et la résignation d'Elise et Colette au Zénith...



rien que la phosphorescente asexuée
dire son re flet bouquet perpétuel d'un
feu d'artifice blême et silencieux la
transparence de toute chose sur le navire tu te
laisses peu à peu envahir par la tiédeur de la nuit
sa mollesse beige et fitzgeraldienne d'alexandras que nous
bûmes au cercle des sanglots à l'horizon tu pressens
déjà des chairs féminines bras laiteux
entrecuisses qui lentement se décollent duvets
blonds de la nuque sublime douceur vide de
sentimentalité tu as presque peur ce rythme
soudain différent de tes carotides *c'est ton cœur*
que j'entends tu devines ses paumes sur ton
ventre tu rêves de naufrages

MIRAMAR

Nous voici bientôt sur la plage laiteuse
où me font frissonner les ruines (tu m'aimais)
tu es là désormais
béton haché

rupture

figue

*imagine le poids de ses seins neufs
sur la bouche*

salive fraîche ô le

beau berceau de ton corps

ta facilité

à vivre

mais comment dire

ces récoltes de la lumière et de la nuit

tu es nue et je t'aime

mon amour donne-moi la main
voici nos morts parmi les ruines

.....

*A genoux près de toi
Qui comprenais soudain*

*Que pour cet homme, ici,
Le monde se résume*

*En ce qu'il va
Savoir de toi*

Guillevic

ET LES VILLES LE JOUR CE SONT DES SOLEILS FROIDS

regarde ta solitude comme un arbre plié entre ses racines tu trembles
ô dieu venimeux des enfances frileuses solitude sale où étais-tu ma
pâle statue d'albâtre te voici badigeonnée aux couleurs des flippers
regarde ta solitude quotidienne comme un nouveau-né qu'on exhibe
et tu trembles de haine tu ne seras pas cet homme entre deux prières
entre deux nuits de trop grandes villes t'habitent les yeux de ta
femme confiante *confiante* où étais-tu donc et tu ricanes enfin te voici
sans illusions regarde ta solitude comme un drap froissé l'odeur de
sexe mort ô dieux souverains des visages *on te ment* le monde se
détourne de toi miroirs brisés enfin te voici transparent prêt à la
solitude sans frein regarde-la comme un astre gris apprends d'elle le
ricanement vert des faux amants *on te ment* ô dieux ces muscles en
moi qui bandent ma révolte pure ma belle révolte aux mains fidèles
où étais-tu où étais-tu donc abandonne tes alcools miroitants
miroitants belle aventure aide-moi dans l'alphabet des jours je veux
retrouver ma ville sous les décombres

privilège de la cité lorsque la lune a précédé le chagrin des
chambres tu pleures en silence cette heure à la mort soustraite
noyade de l'intelligence ta fatigue est plus forte que ta solitude ta
colère des enfants symboliques découvrent leurs corps dans la
fraîcheur des places désertes les cinémas aussi bien sont vides
relâche pour les mythes glycines images courtes mais la vie
ressemble peut-être à cet instant d'éveil non sollicité (*l'homme qui
songe est un dieu* croyait-il) morts enfin les sens et les craintes une
femme aimée t'attend-elle dans l'encadrement d'une fenêtre
lointaine (les lumières de la cité ne sont pas des yeux)

ÎLE

1

tu peuples déjà de neige ta solitude
à force de pureté tu récoltes le sable
tu hurles à boire
les mirages se perdent dans ta gorge
les concepts t'écrasent comme un néon
(faux visage de l'amour)

fuis
fuis
ne tente pas les pierres
une femme t'attend avec des bras de nuit

désapprends le cristal
elle est l'eau pour toi

2

landaus dans le soir
rythmes
tu cours
vers la rade enneigée
bel édifice où vont tes larmes
(tu avais perdu le goût d'aimer)

la nuit s'établit
le bruit s'éteint

tu t'arrêtes sur le pavé des quais
à l'heure où point la lumière blanche

3

la route écume
diamant noir

tempes lumineuses
(pour quelles plages de marbre)
tu sombres parmi les hommes cassés
tu inventes des oiseaux durables

partir est simple dans le redoux

te voici devant elle comme devant une colline
 tu trembles n'est-ce pas
 cela t'émerveille et te soumet
 pourtant tu n'ignores rien de ses mains
 de son ventre vers la mer
 de ses golfes
 (de cela elle te déteste parfois)

avoue que tu trembles
 (pitié de tes outils)
 tes paroles violines déchirent l'eau

devant ton amour apprends d'abord à te taire
 écoute la beauté des bêtes sous la pluie

après la pluie les argents
 les arbres

offert comme parfois les sables au soleil forestier
 tu apprends la foule

solennité
 choses denses
 mousses reverdies
 la sécurité des pins
 (troncs péremptoires cuivre des faîtes)
 feuilles mortes des châtaigniers
 équilibrées
 parfaites

tu la dis douceur
 terre blanche
 ton amour sans violence (lait)
 son corps est une barque
 tu imagines des fleuves et des temples

au fond de toi se tapit une clameur

se taire encore davantage (pas pour rire)

schistes

rumeurs
cela tombe (haut-le-cœur)



des fragments de rêves

clair

faire silence à la rencontre des eaux

l'océan te parle plutôt de choses calmes

DANS SON ABSENCE

1976 – 2002

RONDEAU DU NOUVEL ETE DES TEMPS

je ne sais de toi que l'absence
par quoi tout s'arrête et se tait
entre éclair et foudre défait
comme un enfant de son enfance

mon amour ô ma violence
ou l'or de tes mains qui coulait
je ne sais de toi que l'absence
par quoi tout s'arrête et se tait

qu'après ma bouche le silence
où tout m'est acte de décès
que cette cendre d'où renaît
mon cri chaque fois plus immense
je ne sais de toi que l'absence

1
(cendre)

*ce bleu qui te recouvre
est la cendre
du temps brûlé*

Mihàlis Ganas

Saurai-je encore écrire un poème d'amour, plein de fièvre et de bruine, de chambres d'hôtel et de rues désertes ? Saurai-je encore t'aimer dans l'évidence de l'herbe, et le vin rosé deviendra-t-il la métaphore de tes lèvres ? Les draps diront-ils l'absence (et non pas le vide), le jour tombera-t-il dans un cri ?

... Je n'ai jamais vraiment pu dire ton nom. Aux premiers temps, j'écrivais : M. dans mes cahiers, comme un exorcisme, et je te donne aujourd'hui des surnoms ironiques, par pudeur ou habitude. Ce nom m'est-il si lointain qu'il me fait peur, ou si précieux que je le garde comme un trésor ?

Un peu avant minuit, une barre de nuages sombres était montée de la mer, à l'ouest, au-dessus de l'horizon à peine plus clair des collines, borné à droite par les tours et les allées de lumière de la ville, calme et familière, frémissante un instant du sillage sonore d'automobiles attardées, aussitôt lointaines. La nuit venait d'en haut et à gauche, précipitant dans le soir incolore, établissant lentement ses masses violettes autour d'un triangle de ciel sans fond au centre duquel brillait Vénus, solitaire.

A cette heure, penché sur ce pays frontalier, j'étais exactement le même qu'à Skikda, une nuit de novembre soixante-quatorze.

De la même façon, tenant M. entre mes bras au seuil du rêve, un soir de pluie, je nous bâtissais une chambre de duvet au jour de minuit de l'été arctique, dans l'amitié proche des arbres, un domaine d'amants sans violence. Nuits entrevues, entrevécues cinq ou dix ans plus tôt.

Cent autres souvenirs m'assaillent : je suis dans le Jutland au cimetière marin de Bregnet, au-dessus de Fliquet Bay à Jersey, dans ma chambre ouverte sur les toits de Bruxelles, et je ne dis rien des ports... Pans d'éternité. L'espace et le temps y sont abolis. Une parole juste peut en surgir, brève fête avec le monde.

Si je ferme les persiennes, c'est à nouveau la solitude et le désordre.

EVA UND DIE ZUKUNFT

les eaux grises battent sous ma peau

tu cherches dans la nuit un impossible rêve
avoir vingt ans dans Venusberg et de tes lèvres
filer le miel des jeunes filles de l'été

ne savoir de leur langue que le soleil pâle
d'une bière bue Mönckebergstrasse vingt ans
et n'être qu'un passant dans le chant des diesels

slow speed au transmetteur d'ordre le remorqueur
Velox pénètre dans le grand port lumineux
te voici sur le quai hot-dog soft-eis vanille

la mer et l'amour t'affament tu as vingt ans
tu consignes sur un bloc de papier pelure
des noms de grands peintres et de cargos tu erres

dans des jardins pleins de mouettes et de merles
et des musées déserts où voir sous la poussière
des igloos Ulungun des temples du soleil

Place Hammarskjöld Alsterglaci Kennedybrücke
tes pas te ramènent toujours vers la gare où
les trains reposent dans les bras des caténaires

dans le hall des départs les femmes sont pareilles
à ton amour absent tu as vingt ans tu guettes
dans le ciel écorché au-dessus des eaux grises

son visage et ton avenir tes yeux mélangent
les couleurs ton cri reprend le cri des sirènes
quel est ce bateau blanc dans la nuit qui s'avance

c'est déjà l'aurore où tu t'apprêtais à
l'orme vert de son ventre ô toi qui n'oublies pas
comme si suffisait la mémoire à ton corps

ta jeunesse exilée sous les étoiles chaudes
tente en vain remonter le déversoir des jours
des blancheurs se lèvent qui défont ton visage

et ton rêve s'éteint aux entrailles de l'aube
sous les draps mats de la fatigue tu te perds
à la recherche d'Eve dans Hambourg désert

ô draps de juillet
 juillet mois menteur
moiteur de vie brisée

obstinément tu roules
des épaules aux chevilles
le venin des souvenirs

tu t'attardes aux fontaines obscures du corps
par où l'eau des paroles perdues monte en toi
comme un cri de planète morte

et tu creuses
 tu creuses obstinément
les nuages noirs de

 juillet

 juillet-dieu dieu-bourreau
 dieu forcé au réel
 et juillet à l'orage

l'orage
 l'orage de
 juillet
décapite

moment d'abondance
des viscères jaillit
la lumière fulgurante des moissons vertes

et sur le ventre de juillet offert
les draps empesés de la pluie
couchent l'herbe et les arbres

ô ma tendre et violente pluie
 lave
lave-moi du mensonge des saisons heureuses

Rentrer seul, s'endormir seul.

Penser à toi fait mal. Te voici dos nu face au torrent, dans un mouvement fragile et parfait de statue, la nuque dans le soleil, puis une épaule, l'autre cuisse, la cheville. Je lis les creux du visage, mes doigts tremblent (tu vas sourire). Distances, proximités.

Ô mon amour, pour l'amour fait trop vite, pour la jalousie et les regards perdus, pour ce lit carré que nous partageons si peu et nos vergers toujours futurs, pour cet enfant qui me fait peur, je me penche, mâchoires serrées, je me penche vers toi. La vie passe avec un bruit terrible. Dans la lividité de la chambre, comme aux pires soirs de l'adolescence, j'attends, j'attends.

Lorsque tu frapperas à la porte, il y aura de l'or dans les arbres et des bateaux pour les îles. Des hommes apparaîtront. Nous parlerons avec des mots simples.

KOLOČEP

Nous irons dans l'île.

Un autocar poussif nous déposera à l'embarcadère. Les écoliers efflanqués et les femmes sévères qui seront montés en cours de route n'auront pas relevé la grandeur du paysage : falaises de cyprès fichées dans l'Adriatique, que bornent des îles lavande - ni ses ruines : une carrière gigantesque rogne la montagne, des palais pourrissent sous les glycines.

Le petit courrier blanc s'éloignera rapidement du quai, abandonné au soleil et au silence de midi. Nous regretterons peut-être alors qu'il ne s'agisse plus du *Dubrovnik*, le vapeur de la Compagnie Ragusaine de Navigation qu'emprunta Jules Chopin en 1928. La bora ne fera pas « vibrer la mâture et la cheminée d'un ronflement saccadé » et les hublots n'encadreront pas « tantôt un rond de ciel gris, tantôt un fragment de flot moutonneux d'où émergent au loin des îles hachurées de pluie ».

Nous serons pourtant parcourus par le petit frisson de la singularité, car la saison touristique en avril commence à peine. Dans l'île où nous allons, les hôtels sont fermés et n'y vont encore que les petits-enfants des passagers de 1928 : « un prêtre, un commis-voyageur, un jeune homme et un vieux couple, l'air de paysans aisés ».

Nous logerons chez l'habitant - un pêcheur. Car les deux villages de l'île ne sont évidemment peuplés que de pêcheurs, si l'on excepte le gargotier massif et taciturne qui nous servira le soir une friture de poissons et du fromage de chèvre, que nous arroserons d'un grk bien frais. Au mur, l'inévitable portrait de Tito et quelques chromos figurant des scènes de pêche et des navires en perdition, achetés probablement dans le même magasin que le chalet des alpages suspendus à la tête de notre lit.

Nous prendrons un café turc sur la terrasse, à l'abri de la treille, surpris par la fraîcheur du vent nocturne après le bref crépuscule immobile. Le silence de la mer montera très lentement au-dessus des tuiles rondes avec des parfums de résine et de lilas. En même temps que la nuit videra les formes de leurs couleurs, l'air se multipliera et prendra corps, pour tous et pour nous, ravivant les images d'autres nuits, oubliées ou détruites, et menant aux lèvres quelques-uns des mots qui, jusqu'ici, nous aurons été, à nous aussi, mystérieusement interdits, comme « le mot créole tout en liège sur du satin », ou le mot : diaphane, que l'éclat ne vainc pas.

Et nous serons heureux d'être venus dans cette île, mon amour, qu'on appelle la jeunesse.

2
(braise)

*ai-
mer, la-
ver nos cendres
jusqu'à
la braise*

André du Bouchet

installée dans la rondeur ronde à caresser
rose d'une inhabituelle confiance
ô ma femme florale et parfois ta main sûre
de quelles forêts tiens-tu ou de quelle île
de quelle Histoire oubliée par nos livres simples
dans ma vie cet enfant comme un orage en mai

mai 1977

A la fin d'une soirée solitaire, l'éclairage latéral oublié dans la pièce anime ton portrait londonien. C'est toi soudain pour la première fois, cette lèvre ronde fermée sur le sourire, et ce regard qui n'avoue pas. C'est toi cette énigme, ce lieu : Jam, Bidon V, Orhid ou Mourgab - plus élevé que l'espoir, « la contrée thibétaine, celle qu'en marche on n'atteint pas » (Segalen), et qui m'aide à vivre.

vivre égale poser des pièges
homme inégal
trappeur
tu aimes plus fort
si tu écris l'amour

3
(feu)

l'esprit s'est arrondi jusqu'à me tendre ton corps

André Frénaud

UN LUGAR EN EL MUNDO

ô
sol
itude
quel est
ton nom

grande passagère
aux lèvres épaisses
statue de bronze
ou retsina vert

galène
où sourd
un murmure de chambres
rire

ou le souvenir
de ton corps
dans la nuit
sans lieu
mon lieu
dans le monde

VAMPYR

βλεπομεν γαρ αρτι δι εσοπτρου εσ αιγιματι

Paul, 1^{ère} épître aux Corinthiens

dans un miroir de ténèbres
sourit Léone et tu songes
à l'étang de son corps

prends-la par la taille l'é
clair de ton désir échappe
à l'œil blanc de la mort

et dans la nuit bleue de ton corps
s'élabore une catastrophe
féconde que les nombres fuient

ton corps après toi s'ouvre encore
mon amour dans ma nuit de pierre
le soleil se lève aux archères

ODESSA

jalouse de son beau sourire
lorsqu'elle me tend son briquet

de son poignet dans le métro
du livre qu'elle n'ouvre pas

de ses mollets vifs sous le bas
sombre jalouse de ses yeux

clairs surpris aux feux infidèle
au bras de son fier compagnon

de son bras à la FNAC frôlé
en feuilletant Apollinaire

jalouse de ses seins fragiles
sous le fin corsage de soie

de son regard rue Vaugirard
qui désarme si bien jalouse

de sa hâte professionnelle
et de sa marche ralentie

jalouse de cette alliance
bavarde au doigt de ton mari

je t'aime pour la jalousie
qu'en toi j'imagine de celles

que j'invente en brisant les mi
roirs en elles je ne vois que

toi mon amour dans la nuit blanche
chambre vingt-cinq rue d'Odessa

VODKA

ce bruit horizontal d'automobile

cette femme assoupie

fesses tendres

fente canna

nectar

jets d'eau

ce bleu dans la chambre

TIMOUR LENG

si le verbe est chair
la forme est mensonge

l'écrire est vertige

et pourtant ce vers
vertige est la seu
le réalité

minaret de mots

MIROITANTES AUX CONFINS

plus lisses d'être vues
défroissées
désembuées
ouvertes

au bout de l'allée claire
éblouis
les mots persistent
comme un passage d'oiseaux

les mots rougeoyants
sur les lèvres

TAVERNE ALSACIENNE

Tout s'atténue. Les visages et les voix des actrices adorées ne m'émeuvent plus, et je sais que la poésie que j'aime et que j'écris est au monde comme un amer à l'heure des radars. A la fin des fins, il ne reste que ton absence, le désir précis de ton sexe rebelle à toute parole définitive. Dans le caravansérail de l'automne, ma salive nomade tresse une coupole d'ambre sur tes cités de corail.

REPERES

L'ANNEE NOUVELLE

TROIS POEMES DANS LE TEMPS

Il m'a été donné

janvier 1965

EPITAPHE

décembre 1965

BALLADE DE L'ENFANT PERDU

décembre 1965

L'ANNEE NOUVELLE

UN POEME POUR CAP NORD

janvier 1969

A l'heure où je parle où j'écris

mai 1969

Nous deux c'est important

mai 1969

Libre de notre année nouvelle

juin 1969

PARENTHESE DU CŒUR QUI SE DESEMPARE

Parfois cette peur

février 1969

D'où vient cette désespérance

mars 1969

Laissez-moi s'il-vous-plaît

avril 1973

LE BONHEUR DE VIVRE

J'ai vingt ans et derrière moi

juin 1969

RONDEL DE L'ETE DES TEMPS

août 1968

J'étais un grand bateau de solitude

juillet 1969

Il a bien fallu que tu viennes

juillet 1969

Bien sûr c'est très beau l'octosyllabe

mai 1969

Vers toi le large

juillet 1969

HAMBOURG, LE DERNIER POEME

août 1968

HAMBOURG, LE PREMIER POEME

juillet 1969

De Hambourg à Rennes

juillet 1969

Le large au bavardage des ailes

juillet 1969

Foi perdue retrouvée

juillet 1969

Deux toi et moi

juillet 1969

Vie

juillet 1969

Petit bigorneau au pied maladroit

juillet 1969

Et le jour se passe

juillet 1969

J'ai mes muscles d'homme

juillet 1969

C'est vrai je crois aux miracles

juillet 1969

Le soleil se couche

juillet 1969

Tórshavn, premier août

août 1969

PREFACE POUR UNE VIE NOUVELLE

Je le crie très haut

août 1969

DIAMANT NOIR

DIAMANT NOIR

juillet 2015

RETOUR DES FEROE

Revenir de certaines choses

La Chanson de l'abri des falaises

ENTRE DESERT ET DIAMANT

Soixante-neuf reste pour moi

ECRIT UN DE CES PETITS MATINS OU TOUT A TON

VISAGE

Longtemps j'ai détesté les soirs d'été

C'est étrange et un peu terrible

M. m'a écrit d'Athènes

DEPOUILLE

Le désespoir peut-être

M.

Jeudi dix-neuf octobre

Ecoutez-moi

S'interdire d'imaginer

M. a vingt-quatre ans aujourd'hui

POHETE

Aurais-je le printemps difficile ?

M. EN JUIN

LE GRAND ECRIVAIN

« Tu n'as pas les pieds sur terre ! »

Longue attente sur le quai désert

Une merde à Västerås

Je me regarde dans le miroir

A force je suis fatigué

Vent force 8

M.A.D.

5 MAI 1975

Ne t'ai-je donc pas suffisamment regardée

Je n'écris pas pour demain

NOTES POUR UNE (mauvaise) LETTRE (d'amour) A M.

M. a-t-elle jamais vraiment lu mes poèmes

Ce soir Skikda sous la pluie

Tristes taciturnes cristallins

Te dire ceci

Dans le désir non plus

août 1969

sept. 1969

octobre 1969

décembre 1969

novembre 1970

mars 1971

juin 1971

juin 1971

septembre 1971

octobre 1971

juin 1972

juin 1972

octobre 1972

janvier 1973

mars 1973

mai 1973

mai 1973

mai 1973

juin 1973

juin 1973

juillet 1973

juillet 1973

août 1973

août 1973

octobre 1973

juin 1974

août 1974

mai 1975

juin 1975

septembre 1975

octobre 1975

octobre 1975

décembre 1975

janvier 1976

février 1976

février 1976

PRIVILEGES

1

EN ROUTE AVEC LA PETITE JEHANNE DE FRANCE	août 1972	Natitingou (Dahomey)
VOYAGE	août 1970	Fraddon (Cornwall)
CORRELHA	avril 1973	Ponte de Lima (Portugal)
ADINKERKE	juillet 1973	Bruges
<i>rien que la [lune]</i>	août 1973	Accores de la Corse
CARTE POSTALE	août 1973	Salakta (Tunisie)
<i>Dieu ressemble aux êtres qu'on attend</i>	juin 1975	Skikda (Algérie)

2

BOULANGERIE DE LA PLACE	mars 1975	Béchar
MIRAMAR	mai 1975	Stora (Skikda)
NOUS VENONS D'AILLEURS	juin 1975	Skikda
<i>mon amour donne-moi la main</i>	octobre 1975	La Flèche

3

J'INDIQUAI SON CHEMIN A UN ENFANT PERDU	octobre 1975	La Flèche
ET LES VILLES LE JOUR CE SONT DES SOLEILS FROIDS	octobre 1975	La Flèche
<i>privilège de la cité</i>	mai 1973	Rennes
<i>du plein à l'ouvert</i>	avril 1976	Rennes

ÎLE

1. tu peuples déjà de neige ta solitude	nov. 1975	Skikda
2. landaus dans le soir	déc. 1975	Skikda
3. la route écume	déc. 1975	Skikda
4. te voici devant elle comme une colline	janvier 1976	Guebwiller
5. après la pluie les argents les arbres	février 1976	Rennes
6. se taire encore davantage	mars 1976	Île de Groix

DANS SON ABSENCE

RONDEAU DU NOUVEL ETE DES TEMPS	juillet 1977	Bruxelles
1. (cendre)		
Saurai-je encore écrire un poème d'amour	juin 1989	Meaux
<i>Me voici à Rennes une éternité plus tard</i>	déc. 1986	Rennes
Un peu avant minuit	juillet 1978	
EVA UND DIE ZUKUNFT	avril 1987	Hambourg
<i>Etre seul à Paris rend craintif</i>	déc. 1985	Paris
ô draps de juillet	juillet 1982	
Rentrer seul, s'endormir seul	sept. 1976	Bruxelles
KOLOČEP	avril 1981	Dubrovnik
2. (braise)		
MENSQUE FRUATUR JUCUNDO SENSU	avril 1976	
installée dans la rondeur	mai 1977	Bruxelles
JOURNAL GREC	juin 1982	
POULET A L'ANANAS	février 1985	
<i>A la fin d'une soirée solitaire</i>	mars 1986	
vivre égale poser des pièges	août 1982	
EAEYΘEPIA	mai 1976	
AU-DELA DU JOURDAIN	mars 1993	
3. (feu)		
UN LUGAR EN EL MUNDO	mars 1993	Paris
<i>tu ne trouveras pas les livres lumineux</i>	janvier 1991	Paris
VAMPYR	août 1977	Bruxelles
et dans la nuit bleue de ton corps	juillet 1987	Montségur
EL RANCHO	mars 1994	Paris
ODESSA	déc. 1985	Paris
TU ES LA	déc. 1985	Paris
<i>... Outre le fait que l'espace bancaire européen</i>	avril 1987	Saint-Quentin en Y.
ATHENES AT'TERRISSAGE	mai 1983	Athènes
JOURNAL ANDALOU	octobre 1986	
JOURNAL TURC	avril 1987	
JUMEAU D'UNE HEURE IMPERISSABLE	mai 1985	Locmariaquer
VODKA	juillet 1984	Tachkent
TORONTO MAY THE 17TH	mai 1986	Toronto
<i>laisse</i>	juillet 1982	
TIMOUR LENG	juillet 1984	Tachkent
CYCLADES	mai 1987	Paris
MIROITANTES AUX CONFINS	nov. 1988	Saint-Quentin en Y.
TAVERNE ALSACIENNE	nov. 1987	Paris
ODYSSEE	juillet 1996	
LECTURE D'AMPARO AMOROS	février 2002	Les Fourgs